

**Sophie Cottin.** *Claire d'Albe*. Original text, edited, with critical introduction, by Margaret Cohen. New York : Modern Language Association of America, Series « Texts and Translations » no 13a, 2002, xxvii + 164 pages. ISBN 0-87352-925-1.

**Sophie Cottin.** *Claire d'Albe* Translated, with critical introduction by Margaret Cohen. New York : Modern Language Association of America, Series « Texts and Translations » no 13b, 2002 xxxiii + 155 pages. ISBN 0-87352-926-X.



vec la série « Texts and Translations, » la MLA offre au grand public et au monde scolaire, des œuvres littéraires importantes longtemps négligées, en publiant simultanément le texte original et la traduction en anglais, les deux soigneusement introduits et édités par de grands spécialistes. La série est excellente, et ces éditions de *Claire d'Albe* préparées par Margaret Cohen (auteur de l'étude critique *The Sentimental Education of the Novel*, 1999) sont à la hauteur des autres titres déjà parus. Le choix de *Claire d'Albe*, roman de Sophie Cottin, publié en 1799, s'avère un choix judicieux pour la série. Les circonstances de la vie de l'auteur évoquent parfaitement le moment de rupture et de transition entre les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : Sophie Cottin s'est mariée quelques mois avant la Révolution et s'est exilée en Angleterre durant la Terreur; lors de son retour en France, son mari est mort et elle a dû se créer une nouvelle vie dans un pays radicalement différent. Dans *Claire d'Albe*, le premier de cinq romans publiés par Cottin, on retrouve la forme épistolaire et le thème de la quête du bonheur, un format et un thème très chers au Siècle des Lumières. En même temps, il s'agit d'une œuvre qui annonce les grands thèmes du Romantisme, en particulier le vague des passions, la mélancolie et le vide devant la morale bourgeoise, et l'influence de la nature sur les individus d'exception. Enfin, ce roman s'inscrit dans la tradition des écrits de femmes qui se servent du genre romanesque pour contester la place de la femme dans l'ordre social.

Sophie Cottin, disciple enthousiaste de Jean-Jacques Rousseau, et lectrice passionnée de romans, prolonge la tradition du roman épistolaire dans *Claire d'Albe*. La forme par lettres abolit la distance entre le lecteur et l'état d'âme des personnages, et se prête admirablement à l'introspection et à l'analyse des sentiments. La forme épistolaire, l'espace (retraite à la campagne) et les personnages de *Claire d'Albe* évoquent tout à fait le petit monde idéal de Clarens de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau. L'héroïne de Cottin, Claire d'Albe (dont le prénom et le nom de famille signifient dou-

blement le blanc et ainsi la pureté et la vertu), est une jeune mère de deux enfants. Elle est aussi belle, intelligente, sensible et vertueuse que l'héroïne de *La Nouvelle Héloïse*. Comme Julie, Claire d'Albe a un mari raisonnable, bien plus âgé qu'elle, choisi pour elle par son père. Le couple d'Albe s'impose l'obligation d'être tous les jours utiles à leurs semblables, M. d'Albe avec sa manufacture et Claire avec l'hospice de santé qu'elle a fondé. Toujours comme Julie, Claire d'Albe a une confidente, Elise, une autre âme sensible, qui lui fait goûter les délices de l'amitié. Dans ses lettres à Elise, Claire lui raconte les petits incidents de sa vie de mère et d'épouse, et lui dévoile l'état de son âme : « je soupçonne que mon sort n'est pas rempli comme il aurait pu l'être. » Sa mélancolie vague se transforme en confusion et en désir lorsque son mari introduit dans leur foyer, un jeune homme, son protégé et fils adoptif, Frédéric, le Saint-Preux du roman. À la fin de *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau laisse entendre que la passion de Julie et Saint-Preux ne s'est jamais éteinte car Julie est trop heureuse de mourir sa vertu intacte. Mais Sophie Cottin va beaucoup plus loin : elle décrit une passion qui mène à l'adultère et à la mort, un amour qui a été caractérisé de « délirant, furieux, et féroce » par M<sup>me</sup> de Genlis (*De l'influence des femmes sur la littérature française*, 1811).

Il est vrai que Cottin prend soin de souligner que l'adultère de Claire et de Frédéric est une faute qui a effacé toutes leurs vertus. Selon le subterfuge conventionnel de l'époque, l'histoire est écrite pour être transmise à la fille de Claire, pour qu'elle se préserve « des passions dont sa déplorable mère avait été la victime. » Mais, comme le notaient certains critiques scandalisés, même si l'auteur fait signaler par Claire qu'il est dangereux de colorer « le vice de tous les charmes de la vertu, » ce roman demeure un très bel exemple de ce danger. Qui plus est, la scène d'adultère, scène de volupté et de jouissance longuement décrite, a lieu sur le tombeau même du père de Claire. Et pourtant, malgré l'insistance sur la nature criminelle de cette passion, l'amour de Claire et Frédéric est présenté comme une transcendance qui purifie les amants et les élève au dessus d'eux-mêmes. Le goût de la vertu, les remords, les devoirs n'y peuvent rien : Claire et Frédéric sont faits pour s'aimer pour l'éternité. Dans l'amour, Claire trouve sa « plénitude », expression qui a retenu les critiques de nos jours, qui voient dans *Claire d'Albe* une remise en question des rôles traditionnels assignés aux femmes, en particulier de la promesse du bonheur dans le mariage et la maternité.

Pendant les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, suite à l'énorme succès de *La Nouvelle Héloïse* et les réflexions de Diderot sur la capacité de l'art de transmettre des valeurs morales, les tableaux de Greuze et de Fragonard et d'autres peintres avaient popularisé un culte de la maternité. Ce culte, pris

conjointement avec la pratique des mariages de convenance, définissait clairement les rôles de la femme : la virginité avant le mariage, la fidélité après les noces, et la plénitude dans la maternité. M. d'Albe résume ainsi la situation de Claire : « parée de tous les charmes de la beauté, dans tout l'éclat de la jeunesse, elle s'est retirée à la campagne, seule avec un mari qui pourrait être son aïeul, occupée de ses enfants, ne songeant qu'à les rendre heureux par sa douceur et sa tendresse, et répandant sur tout un village son active bienfaisance. » Et pourtant, Claire n'est pas comblée, même si elle essaie de se convaincre que son mari est le meilleur des hommes ; elle avoue à sa confidente qu'elle pleure pour soulager son cœur d'un poids qui l'opprime et qu'elle ne peut définir. Le roman se prête à une analyse très intéressante de la découverte du désir de plénitude chez Claire. Comme l'a si bien démontré Joan Stewart dans son étude *Gynographs* (1993), les mots de « vertu, raison et bonheur » avec lesquels les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient créé des réseaux d'associations, prennent ici de nouvelles colorations. Ainsi, au lieu d'associer une vie vertueuse et raisonnable à son propre bonheur, Claire bouscule les associations lorsqu'elle note : « je suis heureuse de la satisfaction de M. d'Albe. » Quant à l'état de son âme à elle : « j'éprouve une langueur, une sorte de dégoût qui décolore toutes les actions de la vie. » Le dilemme de Claire se résume parfaitement dans les paroles de M. d'Albe lorsqu'il implore sa femme de ne pas mourir : « Claire, votre faute est grande sans doute, mais il vous reste encore assez de vertu pour faire mon bonheur. » La vertu de la femme crée le bonheur de son mari, mais quant au bonheur individuel de Claire où doit-elle le trouver ? En plaçant audacieusement la scène de l'adultère sur le tombeau du père de Claire, Cottin réussit à contester un système social qui impose les volontés des pères et des maris sans prendre en considération les désirs de bonheur des femmes.

Tout en s'inscrivant dans la tradition du roman épistolaire du XVIII<sup>e</sup> siècle et en annonçant les *topoi* romantiques, *Claire d'Albe* est un exemple fort intéressant d'une femme qui prend la parole et qui transmet un message très nuancé qui laissait l'auteur elle-même mal à l'aise. (Selon la correspondance de Cottin, après avoir publié le roman sans nom d'auteur, elle était angoissée lorsque son identité d'auteur avait été découverte.) Dans son introduction critique, Margaret Cohen résume la vie et la production littéraire de Sophie Cottin, prend soin de bien situer l'œuvre dans son contexte littéraire et historique, et donne une bibliographie sélective des œuvres de Cottin ainsi que des suggestions de lectures critiques. Pour traduire le roman, Cohen s'est inspirée d'une traduction qui date de 1807. Je trouve que Cohen s'est admirablement bien acquittée d'une tâche diffi-

cile : conserver la sobriété et l'élégance de style de Cottin, tout en donnant plein essor aux émotions exprimées. Dans sa traduction, elle a su garder le ton de la sentimentalité tout en modernisant les archaïsmes. Ce roman serait un excellent choix dans un cours de littérature française pour marquer la transition entre les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ou bien comme exemple du roman épistolaire dans un cours consacré aux genres. Ce roman reste aussi une œuvre représentative de l'écriture des femmes. Enfin, vu que la MLA sort en même temps le texte original et la traduction, *Claire d'Albe* est disponible à un prix très abordable et pourrait se lire en traduction dans des cours de littérature comparée. La présentation soignée de Margaret Cohen ne saurait qu'augmenter le plaisir de la découverte de ce texte.

Diane Beelen Woody  
*Université York*